

**Morcellement identitaire intergénérationnel dans le roman**  
*Les deux sœurs* de Dominique Rolin

Ema-Violeta MISTRIANU<sup>1</sup>

**Préliminaires**

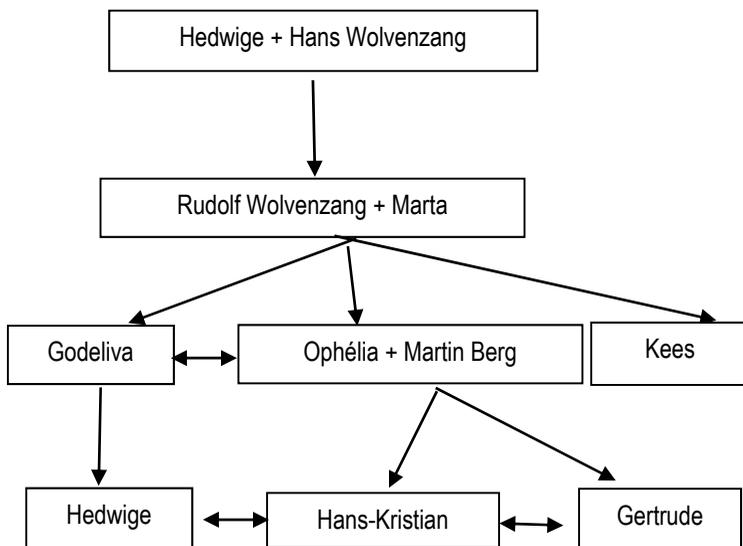
Dominique Rolin, véritable personnalité du monde littéraire parisien, acquiert une place de première importance dans le milieu artistique par son œuvre prolifique (trente-deux romans, vingt-cinq nouvelles, deux pièces de théâtre, essais, articles, etc.) témoignant d'une architecture globale qui cible la perfection. Chaque œuvre qu'elle laisse entrer dans le circuit public délecte critique et lecteurs à la fois. L'enfance, la famille, l'amour, la déconfiture existentielle, le rêve, la mort sont des thèmes récurrents, des démarches entamées par pluristrates qui mettent à nu certaines obsessions de la production romanesque rolinienne. Par le truchement de ces questions tout à fait pertinentes et grâce au processus scriptural, l'écrivaine belge attache une grande attention au rapport identité-altérité en le transformant dans un constituant important de l'architecture de son écriture. De surcroît, la psychanalyse est employée comme une référence princeps ouvrant la voie à l'introspection qui est tellement nécessaire pour décomposer et comprendre à la fois le déploiement de la modélisation identitaire.

Pour le roman *Les deux sœurs*<sup>2</sup>, nous nous proposons d'analyser les représentations que le vecteur intergénérationnel peut revêtir. Il s'agira d'un survol sur l'axe vertical aussi bien qu'horizontal de ce rapport pour pouvoir surprendre les différentes facettes du décryptage identitaire et pour en mesurer les répercussions. Par voie de conséquence, remonter aux sources de la famille Wolvenzang est impératif. Pour aller à l'essentiel, un schéma généalogique s'impose :

---

<sup>1</sup> Université « Dunărea de Jos » de Galați, Roumanie.

<sup>2</sup> D. Rolin, *Les deux sœurs*, Paris, Éd. Denoël, 1946. Dorénavant désigné à l'aide du sigle (DS), suivi de l'an de la parution et du numéro de la page.



### **Engluement identitaire et déchéance**

L'héritage intergénérationnel fondamental est vertigineusement absent dans la vie des personnages, soit que nous envisagions les rapports de la première génération décrite (Hans Wolvenzang et son fils Rudolf), soit que nous déplaçons l'angle de vue sur les générations qui suivent (Rudolf et Marta et leurs filles, respectivement Godeliva et Ophélie, Godeliva et sa fille Hedwige, Ophélie et son mari et leurs enfants, Hans-Kristian et Gertrude). Ce manque d'un socle commun de valeurs représente les seuils de rencontre des personnages roliniens qui ont du mal à mettre en branle leur épanouissement identitaire.

Dans un premier temps, le fil conducteur de l'analyse empruntera le chemin de la mort pour qu'ensuite nous identifions et mesurons les conséquences du trépas. Cet événement qui arrive dans la vie de toute personne et qui est la fin naturelle de l'existence humaine se métamorphose dans un embryon de panique et de perte identitaire s'il se passe à l'improviste. Le père Hans et le fils Rudolf subissent cette disparition et chacun d'entre eux en supporte les répercussions. Bien que les deux conjonctures présentent des différences foncières – temporelles et situationnelles –, elles accrochent notre attention à cause de leurs conséquences ultérieures.

Habituellement, la naissance d'un enfant apporte la joie au sein de la famille et représente la confirmation sociétale que le mariage est viable. Si nous y ajoutons le détail que le nouveau-né est un garçon, alors les parents devraient être indécemment heureux, particulièrement le père pour lequel le garçon représente l'étendard qui portera en avant le nom de la famille.

Malheureusement, la mort donne sa première estocade dans la famille Wolvenzang à « [...] Hedwige morte à trente ans en mettant Rudolf au monde [...] » (*DS 1964 : 27*). Cet événement désastreux entraîne la dérive existentielle de Hans et le pousse au désespoir. Tout se passe sous l'égide de l'annulation de la complétude. Hans et son épouse fusionnaient en un seul être. Leur tout entier renvoyait au mythe platonicien de l'androgynie, mais la mort les séparera. L'homme est écrasé en miettes à cause de la perte de sa moitié qui « était son bonheur, sa lumière, son repos, sa fleur [...] » (*DS 1964 : 27*) et pour lui la vie ne signifiera qu'errance « à la recherche de son doux fantôme » (*DS 1964 : 27*).

La deuxième apparition de la mort envisage cette fois-ci la famille que Rudolf forme avec Madame Marta. Quoique le narrateur se cantonne à présenter de manière évidente l'emmurement de soi que la femme subit à cause de la perte de son fils, Kees, la déchirure que Rudolf ressent est peinte dans le désordre identitaire qu'il affichera à jamais et auquel nous allons revenir par la suite.

Pour le moment, l'engluement du père et du fils dans les griffes de la mort, chacun à son temps, par la perte de leurs proches rassemble les deux pour les séparer par la suite. La différence intervient dans la manière dont chacun s'assume la mort subie.

Le narrateur / la narratrice choisit de passer sous silence la vie menée par Hans après le trépas de sa femme et l'enfance de Rudolf. Par conséquent, il est difficile pour le lecteur d'avancer une hypothèse sur la manière dont le veuf a choisi d'élever son fils. La seule attitude que nous puissions y adopter et de nous retrancher derrière les paroles prononcées par le père lorsque Rudolf était âgé de vingt-cinq ans :

« – Un jour, j'ai surpris le cher petit dans le couloir, il acculait une des servantes dans un coin, il cherchait à l'embrasser, et en même temps il lui flanquait des coups parce qu'elle se débattait. Je n'ai rien dit ce jour-là. Je pensais : il faut que jeunesse se passe. Jusqu'au jour où l'une des filles de cuisine s'est mise à grossir, grossir [...] » (*DS 1964 : 42*).

À la différence de Martin Berg qui, après la mort de son épouse, vire vers une attitude autarcique inspirant la peur aux autres, Hans semble se préoccuper de la modélisation identitaire de son fils. L'échec que monsieur Wolvenzang enregistre en tant que père peut être expliqué de deux manières. D'une part, il pourrait se sentir incapable de définir statutairement sa nouvelle perspective de veuf avec six filles et un nouveau-né. Il serait possible qu'il se trouve coincé dans le temps et l'espace. Il se sentirait incomplet et peu préparé à élever l'enfant à cause duquel sa femme était morte. D'autre part, la faute pour l'insuccès éducationnel pourrait ne pas lui appartenir.

Il est évident qu'une dégradation interrelationnelle père-fils est arrivée et le seul coupable semble être l'adolescent. Il peut avoir lui aussi des circonstances atténuantes dans la perte maternelle subie, circonstances auxquelles les lecteurs avisés prêteront l'importance nécessaire.

Pour le moment, nous sommes en droit de considérer que le ratage du lien père-fils est causé par le dernier d'entre eux. Dans la lignée des attitudes futures de Rudolf, nous pourrions montrer son déficit identitaire, fait qui soutiendra la thèse que nous venons d'énoncer.

Figure anxigène, Hans porte quand même le masque de la colère, un masque qui troublera Rudolf même à l'âge adulte. L'essaim de sentiments négatifs qui jaillissent de son comportement, de son vocabulaire, de son attitude nous laissent comprendre qu'il ne s'est pas accordé une descente intérieure pour se reconfigurer psychologiquement après le trauma. C'est essentiellement sur la parcimonie affective (aucun mot sur ses six filles, il vit dans son château entouré seulement par des domestiques) et pécuniaire qu'il bâtira sa vie future.

L'idée de l'avarice nous envoie vers le rapport d'intertextualité qui peut exister entre ce roman rolinien et le roman balzacien *Le Père Goriot* ou la pièce de théâtre *L'Avare* de Molière. À la différence du vieillard Goriot qui sacrifie tout pour ses filles, Hans coupe probablement son aide financière, geste qui pousse la famille à « s'installer dans une autre [maison] beaucoup plus petite, sans jardin. » (*DS* 1964 : 24).

La demande impérative que Rudolf soit de retour au château est une autre preuve de l'emprise que le père a sur son fils. C'est un moyen de faire jaillir la méchanceté qui s'est inscrite dans son code identitaire. Ne fût-ce que par sa simple présence Hans inocule l'effarement chez ses interlocuteurs. Le dialogue qu'il engage avec Godeliva soutient notre propos :

« – Ai-je l'air d'un mauvais vieillard ? [...] »

– Non, tu n'es pas un mauvais vieillard, tu es mon cher grand-père, mais au même instant une étrange flamme rouge traversa le regard voilé de Hans Wolvenzang et Godeliva recula, effrayée.

– Mais si, tu as peur de moi, petite imbécile ! Je vois que tu ressembles à ton père, il était peureux comme un lièvre ; quand il était enfant et que je lui parlais, il levait ses vilaines petites pattes jaunes pour se cacher la figure. Lui, le seul garçon, l'héritier de Wolvenzang était pis que mes six mauviettes de filles. » (DS 1964 : 22-23).

Le seul argument à la portée que nous pouvons penser pour tenter de justifier cette attitude dévoratrice de l'identité de l'altérité est que Hans, en se rendant compte de la vocation destructive de son fils, essaie de le punir. En se moquant devant sa famille de la faiblesse identitaire de Rudolf, le vieillard mène à bon terme sa tentative de vindicte.

Quant à Rudolf, il reçoit deux coups en même temps : il perd sa mère aussi bien que son père. La privation de la figure maternelle a des conséquences au plus haut degré. La manne maternelle est essentielle pour le déploiement psychologique de l'enfant et la disparition prématurée de cette présence fournit l'armature nécessaire pour un déséquilibre identitaire complexe.

Carl Gustav Jung, le célèbre fondateur de la psychologie analytique, voit dans la mère « le premier réceptacle de l'image de l'âme pour l'homme »<sup>3</sup>. La résolution de l'absence de cette identité féminine peut être apportée par deux autres personnes – le père et plus tard l'épouse. Malheureusement, ni l'un, ni l'autre, n'est perméable à l'identité de Rudolf. Nous avons identifié *supra* les aspects qui ne laissent pas exister un rapport unificateur père-fils.

Madame Marta, l'épouse de Rudolf, est une présence volatile et le narrateur / la narratrice ne nous offre pas beaucoup d'informations sur elle, exceptant la confession que Godeliva fait à son grand-père :

« Elle commença par raconter qu'ils avaient habité plusieurs années auparavant une maison dans la ville basse, une très belle maison au bord d'une avenue [...]. Il y avait des visites du matin au soir, ses parents avaient tellement d'amis ! Rudolf Wolvenzang et Mme Marta s'habillaient élégamment. » (DS 1964 : 23-24).

---

<sup>3</sup> Carl Gustav Jung, *Dialectique du Moi et de l'inconscient*, Paris, Éd. Gallimard, 1964, p. 166.

Il en résulte une vie heureuse de famille qui a une culture sociétale et dont le déploiement coule de source. Trois sont les moments qui complexifient leur existence : leur installation dans une maison plus petite (conséquence au possible retrait de l'aide financière de Hans) qui coïncide à la naissance d'Ophélie et respectivement à la mort de leur troisième enfant. Faute de détails romanesques, nous supposons que Mme Marta enregistre un rapt d'espace de soi et d'une partie de son identité (la mort de son fils), aspects qui la font sombrer dans l'abattement et qui l'empêchent de continuer à être un soutien moral pour son époux et ses filles.

Par voie de conséquence, ni le père – la personne qui devrait abriter son fils des dangers que la vie présente –, ni l'épouse – le prolongement psychologique de l'image de la génitrice – ne peut pas faire que Rudolf évite l'écueil de son existence. Son attitude fait ressortir le concept d'immaturité / d'inachèvement identitaire qui le hantera tout au long de sa vie.

Nous fondons cette dernière proposition sur la conduite improbable de l'homme qui est à la fois époux et père mais qui semble avoir oublié ces caractéristiques de son statut identitaire et social. Les harcèlements érotiques présents (qui s'ajoutent à ceux de sa jeunesse) auxquels il se prête constamment, voir l'épisode de l'auberge (*DS 1964* : 48-54) et l'incident avec la jeune domestique Inga (*DS 1964* : 118) témoignent de la quête de Rudolf en mal de capture identitaire. Sa conduite est, certes, condamnable, mais justifiable dans la grille psychanalytique.

En général, une personne peut afficher deux masques. D'une part, le masque social qui laisse voir une individualité complexe, accomplie du point de vue identitaire et appréciée par les autres. D'autre part, le masque de chez soi où la personne n'a plus peur de se montrer telle qu'elle est, mais elle transfère toute sa déchéance, sa frustration vers son partenaire de vie qu'elle rend responsable et coupable en même temps. Si une telle personne est capable de mener à bon terme ce jeu des masques, alors il va de soi que c'est le cas de figure classique de la névrose. Rudolf ne s'avère pas être une individualité tellement complexe. Il se trouve à la base de la pyramide de Maslow et il y restera. C'est là que gît la difficulté de son épanouissement identitaire. Sans avoir voulu recevoir un bagage identitaire intergénérationnel, il se montre incapable de franchir le seuil de sa déconfiture existentielle que lui-même s'est infligée. Il se contente dans une situation déplorable qu'il mènera jusqu'à la fin de ses jours. Rudolf est le cas exemplaire de la personne qui ne peut pas se projeter soi-même faute d'exemple paternel (qu'il a rejeté) et qui ne peut pas non plus se refléter dans l'imaginaire de son fils décédé.

C'est à partir de cette situation familiale du couple Rudolf-Marta que nous montrons par la suite de quelle manière les deux parents transmettent ou non les informations nécessaires, voire principes et attitudes, pour la modélisation identitaire de leurs filles, Godeliva et Ophélie. Avec un père instable du point de vue identitaire et une mère que la souffrance a fait déposer les armes, il est évident que les jeunes filles ne recevront aucun transfert intergénérationnel sur l'axe vertical.

Dorénavant, c'est le statut identitaire de Godeliva et d'Ophélie qui soulève des questions qui nous intéresseront au premier chef. Cette fois-ci, nous nous accrocherons aux rapports qui se créent sur l'axe horizontal de la transmission intergénérationnelle.

Dans un milieu familial vide, le questionnement identitaire et la quête d'un code existentiel propre qui puisse configurer le statut de Godeliva et d'Ophélie représentent l'idée fondatrice de leurs vies. Tandis que l'une (Godeliva) choisit l'amour, l'autre (Ophélie) est induite en tentation par la partie financière. Leur lien sororal ne ressemble pas du tout au rapport de complicité existant entre les personnages Clément et Emma du roman harpmanien *Le Bonheur dans le crime*. Par conséquent, les dissonances attitudinales qui apparaîtront entre les descendantes directes du couple Marta et Rudolf Wolvenzang nous attireront l'attention.

Les deux filles se situent aux confins identitaires. Malgré son statut de sœur aînée, Godeliva semble ne pas s'intéresser à la destinée de ses parents (aspect qui ne doit pas nous étonner, étant donné l'attitude des géniteurs envers leurs enfants !), elle se déploie comme une personne qui appartient à une autre sphère. Ophélie elle-même observe chez sa sœur « un calme presque inhumain [qui] marquait le front et les joues d'un masque parfait ; un battement léger et rapide, au niveau du cou, révélait le secret d'une course, d'un élan, d'une vie fiévreuse. » (*DS* 1964 : 21). Sans aucun but précis d'éclairer, de ciseler son architecture identitaire, Godeliva choisit, dans sa longue déroute existentielle, de s'accompagner de présences masculines, que ce soit Durten Maarkop, Martin Berg, Hendrik Pekelharing ou Gerrit Anders.

Cette appéance pour les hommes pourrait être intimement liée au rapport déficitaire, voire presque inexistant, qu'elle entretient avec son père. L'exploration inconsciente de sa douleur de fille qui n'est pas prise en considération par son géniteur la pousse à tenter de remplir ce gouffre émotionnel. L'impétration identitaire ne s'opère pas auprès de Durten (il est aussi jeune qu'elle, par conséquent, il ne peut pas représenter l'imgo paternel), mais par le truchement de la présence de Martin Berg et ensuite de

Hendrik Pekelharing. Les deux hommes incarnent le prototype de la figure, de la personnalité mûre paternelle.

Le premier l'entoure d'amour – de la manière dont il est capable – et lui ouvre une nouvelle voie de la vie qu'elle ne connaissait pas encore :

« Godeliva souhaitait coucher sa tête sur sa poitrine [la poitrine de Martin], sentir sa main glisser sur ses cheveux. » (DS 1964 : 122).

Le deuxième lui assure le confort et la sécurité sociale et sa figure renvoie, du moins partiellement, au rôle du père qui aurait dû protéger son enfant « contre les dangers de la vie extérieure »<sup>4</sup> :

« Je puis t'offrir tout. Je suis très riche, je vis seul, dans une maison de marbre blanc ... entourée d'un jardin plein d'arbres et de fleurs ... Si tu voulais, cette maison serait tienne, tu serais ma reine ... mon étoile ! » (DS 1964 : 178).

Un filon invisible unit Martin et Hendrik et ce filon ne porte pas le nom de Godeliva, mais celui d'Ophélie. Aussi curieux que ce lien puisse paraître, c'est Ophélie, par son dessein machiavélique, qui le tisse. La sœur cadette, avec un don inné de tramer des intrigues et par son désir impératif d'épouser Martin (à observer que ce n'est pas Martin qui l'épouse, l'initiative appartient à la femme), jette Godeliva dans un vide existentiel. À ce creux s'ajoute, comme si c'était nécessaire, sa grossesse dont la famille ne sait rien et plus tard le manque du soutien financier (moment opportun pour que Hendrik fasse irruption dans la vie de la jeune mère). Il en résulte que même sur l'axe horizontal de la transmission intergénérationnelle l'anéantissement et l'aliénation identitaire sont les termes vedettes.

Il y a lieu de penser que l'échec parental de Marta et Rudolf n'unit pas les deux filles, mais les sépare. Dans le même ordre d'idées nous verrons plus loin dans notre analyse que le ratage parental est le seul héritage intergénérationnel de la famille Wolvenzang : ni Godeliva, ni Ophélie ne réussit à établir un rapport familial valide avec leurs enfants, Hedwige, respectivement Gertrude et Hans-Kristian.

L'analyse des personnages Hans, Rudolf, Godeliva nous a conduit jusqu'à présent à mettre en épingle quelques configurations déficitaires du

---

<sup>4</sup> Carl Gustav Jung, *op. cit.*, p. 167.

facteur intergénérationnel. L'échec de leur décryptage identitaire ne doit pas nous étonner outre mesure puisqu'ils présentaient tous les éléments de la déchéance existentielle.

Dans cette analyse sous des verres grandissants de la recherche identitaire et de l'héritage intergénérationnel, Ophélia fait tache, au moins dans un premier temps et au niveau superficiel de la vie humaine. Dans un deuxième temps et au niveau de profondeur de sa destinée, elle aussi devra subir à ses dépens les conséquences de l'inaccomplissement identitaire de ses devanciers.

À la différence du personnage de Godeliva qui se laisse aller au fil de la vie, la maîtresse Ophélia semble emprunter dès le début un seul chemin, celui de l'argent. Sa construction identitaire nous laisse l'impression de puissance et ne permet entrevoir aucune faille qui renvoie à la déconfiture existentielle.

Dans notre optique, Ophélia n'est pas le pendant de sa sœur. Sans atteindre quelque aide familial, la cadette du couple Wolvenzang se plaît à prendre le taureau par les cornes :

« Ophélia sauta de la voiture et cria qu'elle les envoyait tous au diable, qu'elle ne craignait ni l'obscurité, ni le froid, ni la neige. » (*DS* 1964 : 10).

L'inanité de l'existence des membres de la famille Wolvenzang – Mme Marta déchirée par la mort de son fils, Rudolf taraudé par ses obsessions sexuelles, Godeliva arrivée à l'âge pubère – crée chez le lecteur l'impression qu'Ophélia pourrait être le seul tubercule de la dynastie capable de sortir du rang, de s'en libérer. L'essor identitaire, la prouesse d'affronter les fantômes de l'inconscient sont également ce à quoi fait songer le déploiement initial d'Ophélia. Son adresse de prendre ses distances d'une mère qui « va bientôt mourir » (*DS* 1964 : 20) ou d'un père écrasé en miettes par le tourbillon des plaisirs ne la sauve pas de deux dangers. D'une part, l'envie qu'elle éprouve pour sa sœur :

« Ophélia, le cœur percé de jalousie, dévorait du regard la belle Godeliva toute droite, toute fière dans sa robe bruisante. » (*DS* 1964 : 96).

D'autre part, le désir démesuré de dominer les autres, de leur montrer son importance sociétale :

« Quand je serais grande, songea Ophélie, j'achèterai de nouveaux meubles pour la salle à manger, et des chaises en tapisserie. Mon père est un imbécile. [...] Je donnerai des fêtes. Je porterai une robe en soie brodée d'or ... » (DS 1964 : 50-51).

La seule personne qui attire Ophélie comme un aimant est son grand-père. Ce rapport intergénérationnel qui s'établit entre eux n'est pas la conséquence naturelle de la transmission d'un certain socle de valeurs du grand-père vers sa petite-fille, mais le résultat que Hans sait obtenir grâce à sa compétence de radiographier les êtres humains. Il est à même de bien reconnaître une personne qui deviendra aussi avare que lui-même. Vu les faits, nous sommes en droit d'avancer et de soutenir l'hypothèse qu'Ophélie est l'homologue féminin de Hans :

« Ophélie, c'est toi qui viendras la première examiner mon cadavre. Je te connais, petite sangsue. Ton espoir ne sera pas déçu. » (DS 1964 : 115).

Le trépas du grand-père est le moment où Ophélie devient l'unique héritière de la fortune du vieillard et elle prend conscience de son nouveau statut social et familial. À partir de ce moment, Ophélie n'aura plus une existence chosifiée (il faut reconnaître qu'elle n'avait pas disposé d'une vie hors du commun jusqu'à cet événement non plus), voire ses plans passés d'apporter sa pierre à la restauration du château, mais elle se transformera dans une présence fantasmée. Cacher sa fortune sera son but absolu :

« Elle pratiqua d'abord un trou dans le mur, à la tête de son lit, puis boucha le trou avec des pierres et de l'argile, mais au bout de quelques jours l'inquiétude le prit ; elle retira le coffret, le fourra sous son armoire ; de cette manière, elle pouvait en disposer plus facilement ; l'or lui semblait plus proche d'elle. » (DS 1964 : 115).

La mort de son grand-père est la date à laquelle commence le décours quasi inconscient qui n'émergera que petit à petit vers la déconstruction identitaire d'Ophélie.

Cet acheminement destructif est suivi pas à pas par la narration qui fait que chaque geste obsessionnel de la cadette de la famille Wolvenzang voit la lumière du jour : elle changera la place de sa fortune, elle sera toujours en alerte pour ne pas se faire entendre par les autres, elle contrôlera régulièrement son argent.

Deux choses sont hors de son contrôle : l'axiome de son père : « L'or consume l'âme de ceux qui le touchent. » (*DS* 1964 : 115) et « [...] l'inquiétude qui s'était glissée en elle. » (*DS* 1964 : 117). Sa deshumanisation atteindra des dimensions menaçantes et c'est un lien de cause à effet qui s'établira à son insu dans sa personnalité. La fortune la leurre, la pousse à penser qu'elle est invincible et qu'elle peut disposer de l'existence des autres. Toujours agile pour ne pas laisser la proie pour l'ombre, Ophélia comprend de jouer de la force et des invectives pour (re)confirmer son statut social. L'épisode où elle tente et réussit à identifier le voleur de ses « dix beaux sacs de froment » (*DS* 1964 : 123) est à ce titre exemplaire. Son attitude longuement étudiée : « Elle les regarda chacun à tour de rôle, longuement, gravement ; » (*DS* 1964 : 123), le langage employé : « chiens que vous êtes ! » (*DS* 1964 : 123), « Recule, animal, tu oses toucher le bas de ma robe ... » (*DS* 1964 : 124), tous ces éléments auxquels nous ajoutons les « paysans misérablement vêtus » (*DS* 1964 : 123) peignent le tableau exact de l'arriération primitive dont Ophélia fait preuve.

La longanimité que les autres affichent (Godeliva, Martin, les paysans, les domestiques) détermine Ophélia à considérer que toutes ses actions sont viables et valides. Sans se réserver aucune minute d'introspection, elle donne davantage de relief à son obsession et elle est bien en droit de voir dans son attitude l'attitude de la maîtresse qu'elle a toujours voulu être.

L'or qu'elle possède représente un point tournant dans sa construction identitaire, un héritage qui la séduit de bonne heure, mais qui l'oblitére en tant que personne. La surdité qui lui arrive à un moment de son existence est probablement une des punitions reçues pour son attitude démesurée qui nous fait penser à l'hubris des Grecs :

« Ophélia Berg contracta ce soir-là une pneumonie qui l'obligea à garder le lit pendant deux mois. Quand elle se releva, elle était devenue sourde. » (*DS* 1964 : 207).

Sa soif cellulaire pour l'argent enregistre une augmentation croissante. Pour preuve, ses autres faits : les inspections sur ses terres où elle emmenait avec soi « [...] une sacoche de cuir qui devait contenir à son retour beaucoup de pièces en or. » (*DS* 1964 : 210), le désir de transformer tout en or et la haine qu'elle ressent à la joie des autres : « Les gens heureux que je rencontre vivent à mes dépens, ils me volent, ils me saignent, je les hais ! »

(DS 1964 : 204), l'enterrement de sa sœur après avoir longtemps marchandé avec le marchand de vins, la fête qu'elle organise en honneur de Malvina Kroning qui habitera au château et pendant laquelle Ophélia empoisonne, sans les tuer – sa fille, sa nièce et bien sûr Malvina. Les affres de la richesse absolue qu'elle envisage l'écartent de la réalité humaine pour la jeter dans une indigence d'esprit.

Le dernier point de notre analyse montre la dérive existentielle des descendants de Godeliva et d'Ophélia – Hedwige, Gertrude et Hans-Kristian. La présence des trois cousins, voire frères consanguins, nous fait songer à la jeunesse de leurs parents / aïeux : Hedwige « était d'une beauté si éclairante [...] » (DS 1964 : 244), Gertrude « [...] était juste de la même taille qu'Ophélia, mais sa maigreur la faisait plus longue et plus fragile. » (DS 1964 : 205) et le garçon porte le prénom de son arrière-grand-père.

Leur parcours identitaire est composé de peurs, de manques affectifs et de tentacules de l'existence léthifère de leurs parents. Des desseins de quitter le château (Hans-Kristian et Gertrude), des nœuds événementiels qui brouillent les données initiales (Hans-Kristian s'enfuit avec sa fiancée), des disparitions (celle d'Hedwige suivie par celle de Gertrude), voilà tout un essaim d'aventures qui témoignent de la frustration identitaire des personnages roliniens. La fuite semble être la solution pour ceux qui veulent tenter de se sauver à l'attitude autarcique d'Ophélia Berg.

## Conclusions

Au terme de notre étude qui s'est donné le but d'analyser en quelle mesure la transmission intergénérationnelle influence la psyché des enfants, nous sommes arrivée à la conclusion que la modélisation identitaire tire sa force de l'héritage parental. En absence de ce transfert, les descendants sont la proie garantie de l'errance existentielle. Ils enregistrent un déséquilibre majeur qui diminuera, voire annulera leurs chances à un épanouissement normal du point de vue psychique. Nous avons identifié des personnages roliniens englués dans la déchéance perpétuelle, avec un parcours identitaire léthifère auquel se sont ajoutés d'autres détails de nature humaine – parcimonie, vengeance, mort. L'impact est tellement rude, que seule la fuite, l'abandon du milieu familial pourrait représenter une éventuelle sauvegarde de l'identité.

## Corpus

Rolin, Dominique, *Les deux sœurs*, Paris, Éditions Denoël, 1946.

## Bibliographie

Assous, Paul-Laurent, *Frères et Sœurs. Leçons de psychanalyse*, 2<sup>e</sup> édition, Paris, Éditions Economica, 2003.

Bastide, Roger, *Le prochain et le lointain*, Paris, Éditions L'Harmattan, 2018.

Chikhi, Beïda, Quaghebeur, Marc (dir.), *Les Écrivains francophones interprètes de l'Histoire. Entre filiation et dissidence*, Bruxelles, Éditions Peter Lang, 2006.

Clément, Céline, *La mère et ses enfants : devenir adulte et transmissions intergénérationnelles*, Paris, Éditions L'Harmattan, 2009.

De Haes, Frans, *Le Bonheur en projet. Hommage à Dominique Rolin*, Bruxelles, Éditions Labor et Archives et Musée de la littérature, 1993.

Heinich, Nathalie, *Être écrivain. Création et identité*, Paris, Éditions La Découverte, 2000

Jung, Carl Gustav, *Dialectique du Moi et de l'inconscient*, Paris, Éditions Gallimard, 1964.

Kaës, René, Faimberg, Haydée, Enriquez, M., Baranes, J.-J., *Transmission de la vie psychique entre générations*, Paris, Éditions Dunod, 2013.

Kristeva, Julia, *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Éditions Fayard, 1988.

Lévi-Strauss, Claude, *L'identité*, Paris, Éditions Presses Universitaires de France, 1983.

Ricœur, Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Éditions du Seuil, 1990.